

du joug d'un conquérant, à rassembler les membres épars de leur patrie, à se constituer comme Etat et comme nation. La liberté qu'ils revendiquaient, c'était celle de vivre, et, par conséquent, de se développer et de grandir comme Italiens.

Ainsi il n'y avait qu'un rapport apparent, presque fictif, il n'y avait qu'une fortuite rencontre de mots entre les aspirations du patriote italien et celles du libéral français. L'un s'orientait, peut-être sans le savoir, vers le nationalisme. L'autre vers la démocratie. Comme tant de choses de ce monde, comme tant de fraternités et d'unions, c'est sur ce malentendu qu'a longtemps vécu, duré, prospéré l'amitié franco-italienne. Et quand, à diverses reprises, les relations se sont tendues entre les deux peuples, c'est au même malentendu que cet effet déplorable doit être attribué. La démocratie française a été déçue, amèrement déçue, chaque fois qu'elle a découvert que l'Italie ne pensait pas, ne sentait pas exactement comme elle, quand elle a vu, par exemple, l'Italie prendre un autre chemin que celui de l'idéal de 1848 et garder sa monarchie, quand elle a vu l'Italie ressuscitée travailler pour elle-même, songer à elle-même et se désintéresser de l'avenir du libéralisme européen en s'associant à l'Allemagne impériale